

# Marisa Cornejo

## Alfombraíces

Installation pour l'exposition

*Mas acá de lo (i)real*

Curated by Jorge Raka and Patricio Gil Flood (Helvetropicos)

Villa Bernasconi

05.05.-04.07.2026

Maria Sabato (Basel / Argentina)

Manuela Morales (Basel / Chile)

Nicolas Sarmiento (Basel / Argentina)

Pat Homse (Basel / Argentina)

Rodrigo Toro Madrid (Basel / Chile)

Luisanna Gonzales Quattrini (Basel / Perú)

Paloma Ayala (Zurich / Mexico)

Verónica Casellas Jiménez ( Sion / Venezuela )

Ángeles Rodríguez ( Genève / Argentina)

Naomi Gamarra ( Genève / Bolivia-Perú)

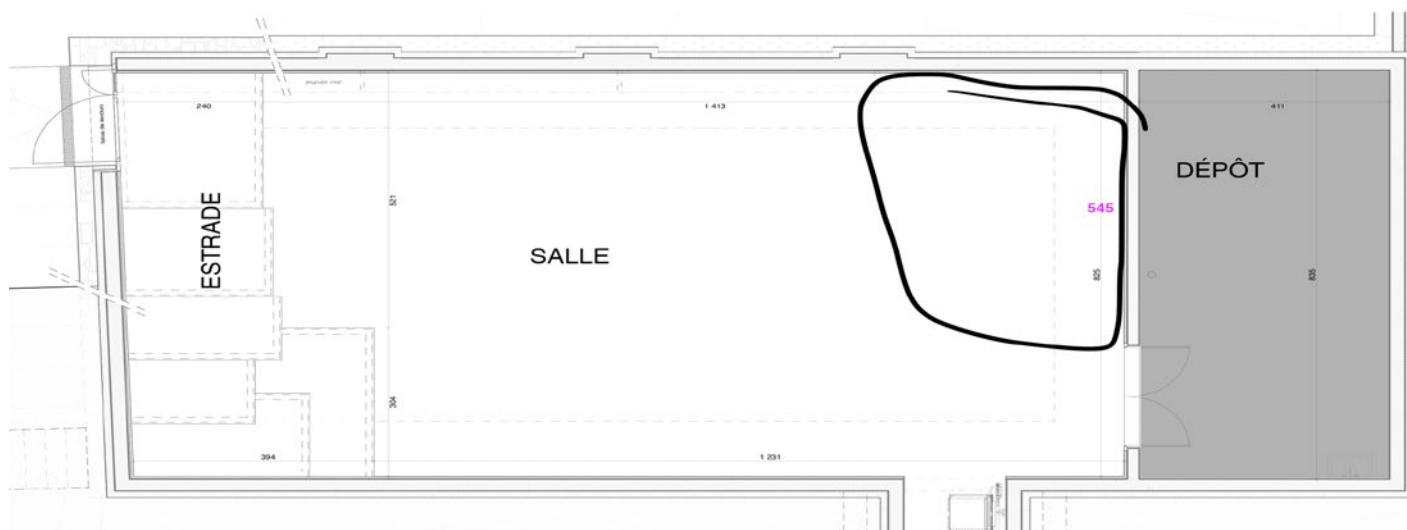
Jonas Van Holanda (Genève / Brazil )

Marisa Cornejo (Lausanne / Chile)



# Vue d'ensemble

Installation de Marisa Cornejo



# Note d'intention

Dans l'œuvre de Marisa Cornejo, le rêve n'est pas une évasion mais un champ de bataille intime. Chaque nuit, l'inconscient livre ses images à l'encre rouge – cette couleur du sang, de l'urgence, de ce qui ne peut être tu. Les deux grands dessins qui composent cette installation fonctionnent comme les panneaux d'un récit où le personnel et le politique cessent d'être séparables.

*Eating tayeb o hari* nous place d'emblée dans une géographie impossible : la maison du père, divisée, occupée. D'un côté l'espace familial, de l'autre les colons – cette violence coloniale qui s'installe jusque dans l'architecture de nos rêves. La protagoniste cherche simplement un lieu sûr pour partager des pois chiches avec un ami palestinien. Geste dérisoire et fondamental à la fois : manger ensemble, ce communisme élémentaire que même le sommeil doit défendre contre la division du monde. On pourrait voir dans cette maison paternelle la structure psychique héritée, mais une structure qui porte déjà en elle la fracture coloniale. Le rêve ne ment pas : il révèle que nos espaces les plus intimes sont traversés par l'Histoire.

*Cae un meteorito* opère un basculement. La catastrophe tombe du ciel – imprévisible,

cosmique. Face à elle, le geste de survie : rassembler ses affaires sous un tapis rouge. Ce tapis qui devient baluchon, qui transforme le sédentaire en nomade, celui qui possède en celui qui fuit. Dans cette image onirique se concentre peut-être toute l'expérience de l'exil, du déracinement, mais aussi quelque chose de plus ancien : le pressentiment que tout peut s'effondrer, que la stabilité n'est qu'une illusion.

Et puis il y a le troisième élément, celui qui fait basculer l'installation du côté du réel : le véritable tapis au sol. Partiellement roulé en boule, il gêne l'approche des spectateurs vers les dessins. Mais sa surface révèle autre chose : des cercles concentriques brodés qui évoquent la coupe d'un arbre, ses stries de croissance, son décompte des années. Le tapis devient tronc abattu, archive végétale encore enracinée dans le sol de la galerie. Cette métamorphose n'est pas qu'une image : un son à peine audible invite les plus audacieux à coller leur oreille contre ce textile-écorce.

Ce qu'on entend alors : la respiration de l'artiste enregistrée au cours d'une marche dans la forêt primaire du Sud du Chili, dans le parc national de Villarica. Un souffle qui se mêle à une litanie obsessionnelle



d'imprécations contre la société capitaliste. La respiration se fait incantation, le corps qui marche dans la forêt primaire devient corps en lutte. Le tapis-tronc se révèle être un oracle, un arbre qui parle – ou plutôt qui respire sa révolte.

Le geste du spectateur qui doit s'agenouiller ou se pencher pour écouter devient un acte d'humilité, presque de dévotion. On ne contemple plus de loin, on se fait petit devant cet arbre-tapis, on se met à l'écoute. Cette écoute révèle que la respiration n'est jamais seulement physiologique : elle est politique, elle porte la mémoire de la terre foulée, de l'air des forêts, de la fatigue et de la rage.

L'œuvre semble fonctionner par images dialectiques: la maison occupée des rêves trouve son écho dans la forêt primaire occupée par l'extraction capitaliste; la météorite qui tombe annonce peut-être la chute des systèmes; le tapis qui cache les affaires dans le dessin devient au sol le tronc qui cache en son cœur la voix de la forêt. Tout est superposition, tout est strate – comme les cercles de croissance de l'arbre qui comptent les années, l'œuvre compte les violences accumulées.

Dans ces images pourrait se lire la quête d'un espace sacré menacé – cette part de soi et du monde qui demande à être préservée malgré

les invasions, les coupes, les effondrements. Mais Cornejo ne se contente pas de pleurer ce qui est perdu : elle transforme le tronc coupé en oracle vivant, elle fait du tapis un lieu d'enracinement impossible, elle enregistre sa respiration comme on plante un drapeau dans un territoire contesté.

Le spectateur qui s'approche doit négocier avec cet arbre-obstacle, littéralement. Cette gêne physique devient geste critique : on ne peut plus contempler innocemment quand un tronc barre le passage, quand une respiration haletante nous rappelle le prix de la marche, de la résistance, de la parole qui refuse de se taire.

À l'encre rouge sang, Marisa Cornejo dessine l'impossible cartographie des rêves politiques. Elle nous montre que le sommeil n'offre aucun refuge quand la maison elle-même est occupée, quand la catastrophe peut surgir du ciel à tout moment. Mais elle nous offre aussi cet arbre coupé qui respire encore, cette forêt primaire enregistrée comme une archive sonore de ce qui résiste. Reste le geste de rassembler, de cacher, de protéger – et le courage de broder dans le textile les anneaux du temps qui passe, et de souffler dans la forêt, même quand tout s'effondre, sa litanie de refus.

Philippe Lipcare. 08.02.2026

# Liste des œuvres

Marisa Cornejo, *Are you Listening?*,  
huile sur métal, 28.5x25 cm,  
2024



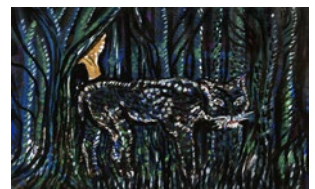
Marisa Cornejo, *Cae un meteorito*  
(*Laca roja*), encre sur papier,  
152 x 147 cm, 2025



Marisa Cornejo, *Eating tayeb o hari*  
(*Laca roja*), encre sur papier,  
152 x 194 cm, 2025

Marisa Cornejo, *Alfombraíces*,  
tapis brodé, sonorisation,  
120 x 142 x 36 cm, 2026

Marisa Cornejo, *Jaguar*, huile sur  
métal, 25 x 40 cm, 2020



# Performance

Eating tayeb o'hari

Lorsque je me suis mise à analyser le rêve d'*Eating tayeb o'hari*, j'ai eu envie de faire une action ritualiste que l'on pourrait qualifier de performance. Celle-ci consiste à cuisiner en plein air, dans le jardin de la Villa Bernasconi, le tayeb o'hari, et à le manger collectivement dans un moment où nous pourrions parler des rêves et de l'alimentation.

Besoins techniques :

Une grande marmite

Une cuisinière que l'on puisse installer dehors et qui fonctionne à l'extérieur

Pois chiches, eau et épices

Durée : 1h30

